

Le Monde en pages

La Liseuse

de

Paul Fournel



Animation de l'atelier :

Daniel Simon

Dossier :

Jean-Marie Delgrange

I. Paul Fournel, romancier et ... éditeur

Paul Fournel est né le 20 mai 1947 à Saint-Étienne. Descendant d'une famille de coiffeurs par sa mère, il est le fils d'un homme, marchand de livres d'art et féru de la petite reine. Chanceux, il saura son travail et son loisir dès l'âge de cinq ans : les mots et le vélo. « De ce miracle je ne me suis jamais remis. Savoir nager ne m'a pas autrement ému et il n'y a guère que savoir lire qui ait égalé en intensité mon savoir-pédaler. »

Il aurait pu faire une brillante carrière cycliste mais il choisit les études de lettres. À L'École Normale Supérieure de Saint-Cloud d'abord, de 1968 à 1972. Puis, souhaitant faire une thèse sur Jarry qui manipulait des marionnettes dans son garage, il est allé avoir Guignol pour entendre la langue avec l'idée de faire une thèse de linguistique. Comme il n'y avait rien d'historique sur lui, il décida de creuser un peu et il fit sa thèse sur *Le Guignol lyonnais classique*. « Ce qui m'intéresse c'est que de Guignol à l'Oulipo j'ai tout l'éventail des relations possibles avec le texte. Guignol répond à la question : qu'écrit-on quand on ne sait pas écrire ? Laurent Mourguet, créateur de Guignol ne savait pas écrire. A l'opposé, j'ai tous les virtuoses de l'écriture à ma disposition à l'Oulipo qui répondent à la question : qu'écrit-on quand on peut tout écrire ? Tout mon travail s'inscrit entre ces deux extrêmes. »

Enfant, il avait beaucoup aimé *Zazie dans le métro*. C'est donc naturellement qu'il fit son mémoire de Maîtrise sur Raymond Queneau qu'il a pu rencontrer en 1972. « Il m'a fait faire la connaissance de François Le Lionnais qui était le Président-fondateur de l'Oulipo et il m'a adopté comme esclave. Un jour, il m'a donné un grand carton plein de papiers concernant l'Oulipo et j'ai été chargé de mettre de l'ordre dans toute cette pagaille. L'ordre que j'y ai mis m'a conduit à faire un exposé à la faculté de Nanterre où j'ai vu débarquer les Oulipiens à la grande stupeur du professeur. Cet exposé qui était la première manifestation publique de l'Oulipo est devenu un livre, *Clefs pour la littérature potentielle*. »

Depuis mai 2003, Paul Fournel est le troisième président de l'Oulipo, après François Le Lionnais, le Président-Fondateur, puis feu Noël Arnaud, à qui il a succédé.

De 1969 à 1971, il est chargé d'un cours de littérature française, de langue et de théâtre à l'Université de Princeton (USA) ainsi que d'un cours de langue et de civilisation française à l'Université du Colorado (USA).

De 1972 à 1978, il cumule les fonctions d'éditeur attaché au service jeunesse des éditions Hachette avec Jean-Pierre Énard qui dirigeait la bibliothèque Rose - il y apprend le métier : rédaction des quatrièmes de couverture, des comptes rendus, des traductions en anglais, des mises en forme des textes-, et de responsable des pages culturelles, cinéma, littérature et gastronomie, d'un hebdomadaire, « la Tribune médicale ». Son premier poste dans l'édition, il l'a obtenu d'une façon curieuse. « J'appelais Paul Braffort qui m'a dit incidemment que dans Le Monde, il y avait une petite annonce où l'on me cherchait. Le profil me correspondait en effet et je suis rentré à l'Encyclopaedia Universalis. Je m'occupais du théâtre, de la littérature et du cinéma. C'était très précieux, j'ai pu ainsi prendre connaissance du paysage intellectuel français. J'ai accumulé une grande richesse. » C'est ainsi que pendant deux ans, de 1978 à 1980, il fut Chef de service éditorial à l'Encyclopaedia Universalis.

De 1980 à 1982, il continue sur sa lancée comme Directeur littéraire des éditions Slatkine-France et Honoré Champion qui publiait de la littérature générale, de l'érudition et des classiques français du Moyen-âge.

Fort de son expérience, il tiendra pendant sept ans, de 1982 à 1989, la direction littéraire des éditions Ramsay (Littérature générale, cinéma) avant d'en devenir son Président-Directeur-Général. « J'ai ensuite dirigé les éditions Ramsay et cela a été une belle expérience professionnelle.

L'aspect littéraire était passionnant mais devoir équilibrer la production et les finances l'était au moins autant. Le plus dur dans le métier d'éditeur est de dire deux mille fois non pour une fois oui. Au bout d'un moment, beaucoup d'éditeurs trouvent des tas d'astuces pour ne plus dire non. La deuxième chose délicate est d'arriver à tenter de valider financièrement toutes ces expériences éditoriales. J'ai traversé la génération qui a vu se transformer le métier. Avant, le pouvoir était au texte dans les maisons d'édition. Actuellement, ceci est dépassé, le pouvoir est aux hommes d'argent, ce qui change considérablement la donne. Le problème essentiel aujourd'hui, me semble davantage être un problème de diffusion distribution qu'un problème de contenu. Une mutation énorme est en train de s'opérer dans ce domaine dont le futur paysage éditorial dépendra complètement. Comment arriver à faire circuler rationnellement les livres ? L'aberration vient de ces camions qui partent le matin et reviennent le soir avec les mêmes livres à l'intérieur. C'est là qu'est la folie économique qui fait qu'il y a 50 % de retours. Le malicieux ou la malicieuse qui trouvera une combine pour passer au-delà de cette absurdité sera le plus fort de tous.»

Il change ensuite de chemise et endosse pendant trois ans celle d'éditeur dans le groupe Laffont où il est chargé des éditions Seghers (Littérature générale, poésie), de 1989 à 1992.

De 1994 à 1996, il se consacre au professorat, enseignant la littérature du XXe siècle, l'écriture et l'édition pour la jeunesse, à l'Université Paris III. À Paris VIII, ce sera la littérature « en marche » et l'écriture. Enfin, et de nouveau à Paris III, il tiendra un cours dans le DESS Édition et littérature contemporaine.

Il est élu pour quatre ans, de 1992 à 1996, Président de la Société des Gens de Lettres. «Il est important quand on est dans une profession d'essayer de comprendre comment les choses bougent, évoluent. C'est une des cordes qui manquait à ma connaissance du métier. Je connaissais bien l'édition, le travail d'écrivain, le métier de libraire. Je connaissais moins ce qui concernait l'encadrement législatif de la profession, les relations avec le ministère, la Direction du Livre. J'ai été président de la S.G.D.L. à une période où le droit d'auteur était en pleine mutation. Ce fut un moment passionnant. Aujourd'hui, on photocopie à gogo, on lit autant de livres prêtés dans les bibliothèques que de livres vendus dans les librairies. Il faut donc que les auteurs retrouvent une relation économique qui les installe dans une légitimité. La course avec la technologie est épuisante mais elle est indispensable. Les écrivains français sont dans une situation paradoxale : ils sont adulés et reconnus dans leur art et traités comme des moins que rien sur le plan économique. Il faut que cela change, mais il y a du travail ! »

De 1996 à 2003, il travaille à l'étranger comme Directeur de l'Alliance Française de San Francisco de 1996 à 2000, puis comme Attaché Culturel à l'Ambassade de France au Caire (CFCC) de 2000 à 2003.

En rentrant, et pendant un an, il est Directeur littéraire du Centre Régional des Lettres Languedoc-Roussillon.

De 2005 à 2006, il continue son activité littéraire dense et variée, et honore son titre de Visiting professor à l'Université de Princeton aux USA.

Fin 2007, il dirige à Londres le Bureau du Livre à l'Ambassade. L'idée est de favoriser la traduction d'ouvrages français en anglais et ensuite d'assurer la promotion de ceux qui ont eu le bonheur d'être traduits. Plus globalement de faire participer des intellectuels et créateurs français à la vie culturelle locale.

Fin 2010, il rentre à Paris et se consacre entièrement à l'écriture.

Voir aussi Paul Fournel, par Michel SCHMITT, dans l'Encyclopédie Universalis, cité sur le site de l'auteur : <http://www.paulfournel.com/>

Note à propos de l'Oulipo

« La Liseuse » : un aspect de « jeu littéraire » dans le livre

« C'est en achevant La Liseuse qu'une postface révèle la contrainte oulipienne que s'est imposée l'auteur : son récit épouse la forme d'une sextine, forme poétique inventée au XIIe siècle par le troubadour Arnaut Daniel. »¹

Télérama - Christine Ferniot

L'Oulipo, c'est l'OUvroir de LIttérature Potentielle : une association fondée en 1960 par le mathématicien François Le Lionnais, avec comme co-fondateur l'écrivain et poète Raymond Queneau. L'Ouvroir fut d'abord baptisé Sélitex (Séminaire de Littérature Expérimentale), puis Olipo, et trouva son nom définitif le 13 février 1961, grâce à l'un de ses membres, Albert-Marie Schmidt.

Les membres de l'OuLiPo se réunissent régulièrement pour réfléchir autour de la notion de « contrainte » et produire de nouvelles structures destinées à encourager la création. La réunion est parfois l'occasion d'accueillir un « invité d'honneur ».

http://fr.wikipedia.org/wiki/Ouvroir_de_litt%C3%A9rature_potentielle

Ce n'est pas un mouvement littéraire mais un groupe qui se réunit pour le plaisir de travailler sur les possibilités de l'écriture.

L'Oulipo est une tentative d'exploration méthodique des potentialités de la littérature et plus généralement de la langue.

Unissant à l'origine écrivains et mathématiciens, poètes et logiciens, l'Oulipo vise à assembler et à réassembler les lettres et les mots, à la manière des images recomposées, selon des formes, des structures, des contraintes nouvelles afin de produire des œuvres originales.

On trouvera beaucoup de détails, à la suite de cette présentation sur le site :

http://www.rfi.fr/lffr/pages/001/page_28.asp

On pourra lire aussi comment les Oulipiens se présentent eux-mêmes :

<http://www.ouliipo.net/oulipiens/O>

¹ Arnaut Daniël, né à Ribérac vers 1150, est un troubadour périgourdin de la fin du XIIe siècle occitan limousin.

Arnaut passe pour être l'inventeur de la sextine, chef-d'œuvre d'acrobatie littéraire largement adopté à sa suite. La sextine impose que les six vers de chaque strophe se terminent par six rimes disposées alternativement selon la combinaison 6-1-5-2-4-3. Le septième et dernier couplet, composé de trois vers seulement, doit comporter les six mots-clés du poème.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Arnaut_Daniel

II. Le livre électronique

Qu'est-ce qu'un livre ?

Aussi surprenant que cela puisse paraître, un livre n'est pas défini par son contenu, par sa forme, par ses modalités de commercialisation, par son intégration dans une chaîne économique, mais par son support. C'est un « assemblage d'un assez grand nombre de feuilles portant des signes destinés à être lus », selon la définition du dictionnaire *Le Robert*.

Dans l'univers papier, on vend un contenu fixe dans des formats différents (broché, poche, illustré...). Ce contenu est défini par son auteur et son éditeur. Il a un mode de commercialisation stable, un circuit de diffusion/distribution balisé, aux formes éprouvées. Des formats établis. Des modes d'accès aisés : la lecture ne consomme pas d'énergie, ne nécessite pas d'écran, ni de prise électrique, ni d'appareil de lecture... Le livre propose un contrat de relation, d'usage assez simple, complètement personnalisable : la lecture, *via* une interface très accessible.

La grande question devient donc : qu'est-ce qu'un livre quand il n'a plus de support physique ? Quand la forme matérielle qui consacre son existence même n'existe plus ? Voilà une question à laquelle il est très difficile de répondre. Parce qu'en dématérialisant l'œuvre, le format électronique détruit ce qui faisait la définition même du livre : son support. Il s'agit d'une destruction créatrice, mais c'est une destruction tout de même. En remettant en cause son support, l'électronique remet en cause tout le modèle du livre que l'on connaissait jusqu'à présent. Tant et si bien qu'on ne sait plus définir le livre électronique, comme le remarquait Bruno Patino dans son rapport sur le livre numérique².

Extraits de l'abondant article de Hubert GUILLAUD, *Qu'est-ce qu'un livre à l'heure du numérique ?* (p. 49 de l'article qui court des p. 49 à 94. A télécharger sur : <http://press.openedition.org/147#tocto1n1>

Le livre électronique est un texte

Le livre est nu. On découvre derrière ses habits tombés que sa nature première est d'être un texte. Un texte dont la lecture, l'écriture, la granularité et la circulation vont devenir plurielles. Il ne faut pas compter sur nous pour crier au loup. Pas plus que pour annoncer une révolution idéale, annonçant des lendemains radieux pour la pensée, l'alphabétisation des masses, la démocratisation de la lecture, le débat d'idées, le transport littéraire. En revanche, on peut compter sur nous pour faire l'économie des postures... morale, passéiste ou futuriste. Car il faut comprendre ce que devient le texte lorsqu'il s'inscrit dans un univers numérique complexe. On retiendra notamment la formule fulgurante d'Hubert Guillaud selon lequel le livre, désormais, est lisible et inscriptible, c'est le Read/Write Book. De Bob Stein, on retiendra que le livre « is a place » : le livre est un lieu, lieu de parcours, parcouru, parcourant. Et, pour finir, que le livre résiste avec vitalité, puisqu'à force de dire que le livre est un texte, on continue à parler de lui comme d'un livre, au moment où sa dématérialisation frappe les esprits. Immatériel, vraiment, le livre électronique ?

² Bruno Patino, *Rapport sur le livre numérique*, Paris, Ministère de la Culture et de la Communication

Monopolivre

La bataille est lancée, et elle prend des allures de plus en plus industrielles. Alors que la concentration du secteur de l'édition paraît ne pas se démentir, l'essentiel semble désormais ailleurs. Les fabricants de machines, de logiciels et de services se sont rués dans l'industrie de la culture numérique, cherchant à y prendre une place de choix. Si possible, avec monopole à tous les étages, formats propriétaires, goulets d'étranglement incontournables avec péages et octrois, police de la pensée, création artificielle de rareté, vente donnant droit à des usages restrictifs et provisoires, privatisation du patrimoine culturel de l'humanité. Le livre n'est qu'un secteur de la grande bataille engagée, à laquelle il pensait pouvoir échapper. Désormais, le terrain de jeu touche l'ensemble de la culture, et même un peu au-delà.

Le monopolivre n'est pas une fatalité. Nombreux sont ceux qui cherchent à penser un nouveau monde, dans lequel circulerait harmonieusement la culture tout en permettant aux créateurs de vivre. C'est tout l'enjeu de la contribution créative et des règles qui la réguleront. La captation de cette nouvelle manne attise l'appétit de puissants lobbies, ceux-là même qui la refusent aujourd'hui. Mais la licence globale, même intelligemment mise au point, ne suffira sans doute pas. Il faudrait également que les détenteurs de la tradition du livre renoncent à la triple tentation du repli tétanisé, de la naïveté historique et de l'inertie épuisée, dans un monde où les entreprises pharaoniques visant à investir des places fortes se lancent à la vitesse du galop d'un cheval...

Pendant ce temps, le législateur criminalise des millions de Français téléchargeurs et focalise l'attention sur une vraie-fausse répression des auditeurs et des lecteurs. Ce faisant, il rallie à sa cause une partie significative des artistes dits de gauche, avec Juliette Gréco, Maxime Le Forestier, Pierre Ardit et Michel Piccoli à leur tête. Lorsque le barrage rompt, arrêter le déluge à mains nues relève de la démagogie ou d'une totale incompréhension des mouvements tectoniques en cours. Détourner à ce point l'attention des citoyens revient à défendre les moines copistes face à Gutenberg, ce criminel, en oubliant que l'imprimerie n'a pas seulement permis une fabuleuse progression de la culture, de la pensée et de la vie en société... elle a aussi créé de la richesse et des emplois ! Et si nous accompagnions le changement, pour forger le futur de la culture, pour inventer l'avenir de la lecture et gagner ensemble la bataille de l'intelligence ?

Ces deux derniers textes sont extraits, tout comme le texte de Hubert GUILLAUD de l'ouvrage de Martin DACOS (sous la direction de), *Read/Write Book, Le livre inscriptible*, 2010.

Ouvrage ... électronique bien sûr ! Mais qui peut être acheté sous forme de livre-papier (198 p.)

C'est le livre pour tout savoir... ou presque sur le livre électronique, même si les choses changent vite et qu'il date de 2010. <http://press.openedition.org/128>

Sur le livre numérique, on pourra lire aussi des réflexions qui volent haut (ou qui planent parfois ?) ici : <http://www.laviedesidees.fr/Le-livre-son-passe-son-avenir.html> . Il s'agit d'un entretien avec Roger Chartier, professeur au Collège de France, « Le Livre, son passé, son avenir ». Tout le texte peut être téléchargé en PDF ou écouté en mp3.

On ne peut pas non plus ne pas signaler l'abondante production, comme écrivain et comme éditeur numérique, de **François Bon**. A titre d'exemple, on pourra lire l'article du « Magazine littéraire » du 28 novembre 2011, que je joins à l'envoi de ce dossier. Il donne une large recension de : *Après le livre*, de François Bon et *Pour un humanisme numérique*, de Milad Doueïhi

Sur le lien vrai ou supposé entre les difficultés actuelles de la librairie et le livre numérique, on pourra voir sur le même site : <http://www.laviedesidees.fr/Libraires-epuises.html>

III. Tablette, liseuse, iPad, e-book, etc.

Dans le roman de Paul Fournel qui s'intitule La Liseuse, l'éditeur Robert Dubois n'utilise pas une liseuses mais une tablette électronique !

Les esprits ne sont pas toujours au clair au sujet de ces nouveaux outils. Le rouleau compresseur de Apple a presque réussi à imposer son produit phare comme un nom commun et on parle de iPad. Qui est une tablette électronique qui existe sous beaucoup de marques et modèles. La tablette électronique rencontre un succès fulgurant et tend à remplacer, dut-on, les très petits ordinateurs (notebook) ou même les portables. Elles donnent un arge accès à l'Internet. Mais leur vocation n'est pas la lecture de livres.

Il ne faut donc pas la confondre avec la *liseuse électronique* qui n'est destinée, elle, qu'à la seule lecture des livres numériques. Voir la mise au point de Clément MONJOU, *Liseuses et e-readers, quels usages ?* sur l'excellent site de e-bouquin.fr : <http://www.ebouquin.fr/2012/02/11/liseuses-et-e-readers-quels-usages/> .

On pourrait débattre longuement de la liseuse (la machine, pas le livre) : les débats sont souvent passionnés ou a tout le moins émotionnels. Un article récent du journal « Le Temps » de Genève faisait ue synthèse nuancée, avec l'avantage de se centrer sur l'acte de lecture.

La liseuse numérique, plongée dans un nouveau monde

*Alors que les liseuses pour livres électroniques commencent à apparaître, expérience pratique.
Et découverte d'un univers de lecture encore confus³*

Début de l'expérience. A force d'entendre parler du livre électronique, de voir apparaître quelques Kindle ou autres liseuses dans les transports publics, je me lance. Le livre sans livre, est-ce bien la révolution annoncée par ses thuriféraires? Ou l'écroulement d'une civilisation, comme le clament ses opposants? Un débat émotionnel Rarement débat sur une nouvelle technologie a été marqué par une telle émotion.

La numérisation de la musique a certes fait des nostalgiques du CD, mais la discussion porte davantage sur la perte, ou non, de qualité des fichiers que sur la disparition à terme du support, ce CD jamais vraiment apprécié comme objet. S'agissant du livre, polémiques enflammées.

Après quelques semaines d'un usage périodique, je dois l'admettre; pour la lecture proprement dite, le support sait se faire oublier. Les liseuses fonctionnent avec une technologie dite d'encre électronique, sans éclairage de l'écran, à la différence des tablettes de type iPad. Conséquences, on lit sans souci en plein soleil et, le soir, il faut une source de lumière. Surtout, la lisibilité des

³ Situation belge au 1/9/2012 : essentiellement des « tablettes » et pas pour lire mais pour l'accès à Internet mobile
Près d'un foyer belge sur quatre (23%) possède une tablette numérique, selon les résultats d'une enquête réalisée pour le compte de l'association belge de la publicité digitale et interactive IAB Belgium. Menée auprès de 1000 consommateurs, l'étude montre que l'iPad d'Apple est de loin la tablette la plus populaire (39%), suivie par celle de Samsung (23%). (...) En moyenne, les utilisateurs de tablettes consacrent 34 minutes par jour à l'internet mobile et ce, majoritairement dans leur salon ou leur cuisine. (...) "Si nous sommes en retard par rapport à nos voisins, (*quelle horreur!*) l'utilisation d'appareils permettant d'accéder à internet - comme les tablettes et les smartphones - continue à se généraliser en Belgique", conclut Patrick Marck, le directeur général d'IAB* Belgium. * *Internet Advertising Bureau*
Source : http://www.rtb.be/info/medias/detail_les-tablettes-numeriques-ont-deja-conquis-un-quart-des-menages-belges?id=7852804

caractères, ajustables, se révèle remarquable. Bien sûr, la gestuelle change, le rapport à l'objet diffère: pour tourner les pages, il faut appuyer sur des boutons, judicieusement placés de part et d'autre de l'écran.

L'e-book, un pari

A l'aube de la diffusion du livre électronique, s'y lancer tient encore un peu de l'aventure. Et du pari: si les catalogues sont fournis par millions d'ouvrages en anglais, l'offre francophone commence à peine à s'enrichir. C'est tout le paradoxe de cette innovation. Dans son opposition à l'objet livre, elle fait jaser. Elle est houspillée pour sa froideur technologique, privée de la sensation du papier, sans l'odeur un peu crémeuse, parfois douce-acide, des pages et de l'encre. Pourtant, une fois que le curieux a plus ou moins domestiqué la liseuse, il mesure l'ampleur de la tâche qui reste à accomplir; s'orienter dans une jungle plus commerciale que culturelle. Ce n'est pas le matériel, le hardware, qui pose le principal défi, mais le contenu, le soft; ses multiples variétés et ses limitations. A priori, les livres sont proposés dans deux principaux formats électroniques. Toutefois, les fabricants adaptent les fichiers à leur guise. Et Amazon, leader du marché, impose un standard propriétaire pour son appareil. Premier apprentissage, jongler avec les formats, les détourner au besoin (lire ci-dessous).

Le bruit et la fureur

Entrer dans ce monde du nouveau livre, c'est pousser la porte d'un espace d'une rare violence commerciale. Pas une semaine ne s'écoule sans qu'un acteur du marché en attaque un autre, la bataille mêlant tour à tour auteurs, éditeurs, vendeurs tels qu'Amazon et pouvoirs publics, qui tentent de s'imposer.

Un marché pourtant modeste

La virulence des échanges contraste avec la petitesse actuelle de cette branche. En France l'année passée, le numérique n'a compté que pour 1% des ventes de livres. Situation similaire en Allemagne. De fait, pour l'heure, cette innovation perce uniquement en Corée du Sud, aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne, où les analystes parlent de 8 à 10% des ventes, selon les sources. Pour expliquer la timidité de certains pays, les commentateurs évoquent d'emblée la maigre différence de prix entre le livre solide et le fichier téléchargé; entre 20 et 25% de réduction pour les ouvrages français, alors que dans son pays Amazon tente de généraliser son -50%.

Des librairies déjà fourre-tout

Mais face à l'écran de mon ordinateur, je vois un autre facteur d'intimidation. L'in vraisemblable désordre des vendeurs en ligne – et pas seulement Amazon. Pour la fiction, les romans sont classés en quelques maigres catégories. Pas moyen de faire une recherche directe pour un éditeur ou une collection, il faut passer par la recherche générale. Les chantres des ouvrages numériques sous-exploitant les possibilités de l'hypertexte, un comble. Dans leur fringale à remplir leurs tuyaux, les vendeurs aspirent tout. C'est une nouvelle ère pour l'autoédition, plaident les enthousiastes; le génie humain pourra enfin s'exprimer librement, sans passer par les fourches Caudines des comités de lecture des éditeurs. Peut-être. A ce stade, cela transforme surtout les pages de résultats en une cour des miracles culturelle. Reçu il y a quelques mois à la rédaction, ce communiqué d'un auteur auto-édité, déboulant sur Kindle, plaçait la barre, disons, au niveau souhaité: «Les livres de cette collection ne sont certainement pas de grandes oeuvres littéraires. Ils

ne sont pas destinés à marquer l'histoire dans les règles de l'art, ni à remporter un prix pour la grammaire, le style ou la syntaxe. La démarche est tout autre. Les idées exprimées sont le fruit d'une recherche personnelle [...]» Nous voilà prévenus... Pis, pour gonfler l'offre, les vendeurs n'hésitent pas à faire n'importe quoi. Chez Amazon, en parcourant les boutiques «sciences humaines», entre Sénèque, Nietzsche et d'innombrables ouvrages d'actualité, le curieux tombera sur Vous n'êtes pas un vase vide, présenté ainsi (sic): «Vous n'êtes pas un vase vide dévoile une certaine approche vitale rudimentaires pour libérer votre disque inné pour success. This, vous n'avez pas rencontré auparavant.» En effet.

Une lecture différente?

Privé du conseil du libraire, seul devant son écran, l'e-lecteur devra apprendre à naviguer. Et enfin, lit-il vraiment différemment? Dans le cas des liseuses, des études font déjà état d'une lecture moins concentrée, d'une perte de capacité à retenir ce qui est lu. J'acquiesce à moitié. Oui, pendant ces quelques semaines, il m'a semblé avoir des souvenirs plus fragmentaires, parfois un peu plus évanescents, de ce que j'ai lu. En revenant à la lecture à un point donné du livre, j'ai parfois l'impression que ce qui précédait est en partie englouti. Ce qui est sans doute dû à l'ergonomie particulière de l'outil, sa frontalité: parcourir les pages se révèle tout de même fastidieux. La liseuse donne à lire dans une immédiateté permanente, sans épaisseur tangible. Cependant, par sa maniabilité, sa capacité à offrir un grand choix de volumes pour 170 grammes, elle permet aussi de lire partout; là où, naguère, l'on aurait joué sur son téléphone ou parcouru un journal d'un oeil. Cette lecture à des endroits, en des moments, inédits expliquerait aussi cette mémorisation peut-être partielle. De fait, le nouvel outil étend l'expérience de la lecture, il ne la bride pas. Les premières statistiques américaines indiquent que les amateurs d'e-books sont aussi de grands consommateurs d'ouvrages en papier. Sur ce point au moins, la guerre du numérique n'aura peut-être pas lieu.

Par Nicolas Dufour « Le Temps », 20 avril 2012.

<http://www.letemps.ch/Facet/print/Uuid/218b1c48-8afe-11e1-884d-e8e...>

IV. Editeur, un métier ? Quel métier ?

Robert Dubois, le héros de *La Liseuse*, est, comme il le dit lui-même, un éditeur « à l'ancienne ». Dans une ancienne et importante maison d'édition. Toute la situation décrite est française et éminemment parisienne, dans les lieux décrits, le quartier, le mode de vie, les bonnes tables de Saint-Germain-des-Prés, etc.

Les métiers du livre et l'éditeur

Le livre, ou du moins le livre imprimé sur papier tel que nous le connaissons (encore ?) arrive entre nos mains au bout de toute une chaîne, qu'on peut appeler « La chaîne du livre ».

Derrière l'auteur et l'éditeur se cachent de multiples métiers. On ne connaît souvent de l'auteur que le romancier, or il est minoritaire. De même, les métiers de l'édition constituent une véritable filière.

L'éditeur a pour mission de publier le manuscrit d'un auteur, en passant éventuellement commande auprès des auteurs. Pour sélectionner les textes, il s'appuie sur un comité de lecture et les suit jusqu'à leur mise en vente. Souvent aussi, l'éditeur cherche des auteurs pour écrire tel ou tel sujet ou compléter une collection. En moyenne, 6 à 9 mois s'écoulent entre la première lecture et la sortie d'un livre.

Tout au long de ce processus de mise en forme, l'éditeur et l'auteur travaillent ensemble sur le texte. L'éditeur effectue de nombreuses relectures, réalise des coupes et impose des modifications à l'auteur. Celui-ci lui renvoie des "épreuves" auxquelles il doit avoir apporté des modifications. Une fois écrit et réécrit, il reste à choisir l'iconographie et la typographie pour le futur livre. Plusieurs maquettes sont alors proposées.

En bout de chaîne, les épreuves définitives sont envoyées à la fabrication. Dans les grandes maisons d'édition, des spécialistes de la vente se chargent de vendre le livre aux distributeurs (librairies, grandes surfaces...).

Selon sa taille et ses moyens, une société d'édition comprendra des éditeurs (de l'assistant au responsable d'édition), des secrétaires d'édition chargés de la manipulation technique des épreuves, des maquetistes, des designers, des responsables du marketing et de la promotion...⁴

Dans tous les cas, et aujourd'hui plus que jamais, l'éditeur ne perd jamais de vue la politique de la maison et... le budget ! S'il se préoccupe du contenu des ouvrages, il doit aussi, dans un secteur très concurrentiel, rendre des comptes et surveiller les ventes de près.

L'éditeur prend l'essentiel du risque financier de l'édition. Les bénéfices vont principalement au diffuseur et au distributeur du livre, qui sont chargés, pour le premier, de démarcher les libraires et de prendre leurs commandes, pour le second, d'acheminer les livres aux librairies, pour honorer les commandes prises par le premier. Ces opérations coûtent à l'éditeur entre 50 et 60 % du chiffre d'affaires dégagé par le livre. Le reste du chiffre d'affaires va à l'auteur (environ 8 à 10 % du prix hors taxe ; ce chiffre part de beaucoup plus bas, aux alentours de 6 %, pour les ouvrages illustrés, et peut atteindre 15 % voire plus pour les meilleures ventes et les auteurs de renom) et à l'éditeur, qui peut ainsi rémunérer, outre ses salariés (assistants d'édition, correcteurs, attachés de presse, chargés de fabrication, maquetistes, etc.), toute la chaîne du travail du livre (imprimeurs, photographes « freelance », éventuellement documentalistes, etc.).

C'est l'éditeur qui coordonne le parcours de la « chaîne du livre » et, souvent, qui établit également le programme financier intégrant les coûts prévus et les gains espérés, comme dans n'importe quelle entreprise.

<http://www.defibac.fr/les-metiers-du-livre-0>

et http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89dition_litt%C3%A9raire

Etre éditeur et ... petit éditeur en Belgique

On l'a dit plus haut, le roman est situé dans le milieu français et même très parisien de l'édition et des maisons d'édition qui ont « pignon sur rue ». De telles maisons semblent fort rares en Belgique. Et pourtant, il n'y manque pas d'éditeurs. Le plus

⁴ En France, l'édition est un métier qui requiert une formation spécialisée. On parle, en jargon de l'Education nationale, d'au moins un BTS-édition (lisez Baccalauréat technique supérieur) (Bac + 2) pour préparer aux métiers du livre. Les « métiers de l'édition » constituent un domaine dans ces formations. On comprend peut-être mieux ainsi la présence nombreuse et importante des stagiaires dans le roman.

souvent, de petits éditeurs. Qu'en pense un éditeur que nous connaissons fort bien dans notre atelier ?

Daniel Simon : Petit, petit, petit éditeur

C'est simple et évident, un éditeur a trois dimensions possibles : petit, moyen et Groupe.

Et pour compliquer la donne, disons que depuis le numérique, tout le monde peut être éditeur de son œuvre et/ou de celle des autres. Enfin, l'édition passe par de nombreuses formes : papier, numérique, sonore, visuelle...

Ce qui est essentiel d'abord, c'est de faire la différence entre un compte d'éditeur (c'est lui qui prend les risques financiers) et un compte d'auteur (c'est l'auteur qui paie pour être édité sous son label ou celui d'un autre). Le lecteur, le médiateur du livre font de moins en moins la différence entre ces deux genres. La confusion règne et participe de l'effondrement du statut de livre, de sa désarticulation.

Un petit éditeur ne se résume pas nécessairement au nombre de livres qu'il publie (à compte d'éditeurs...généralement on peut faire une estimation entre 10 et 40 titres par an) mais aux différentes charges qu'il doit assumer alors qu'un Groupe de presse ou d'édition a sectionné la ligne de fabrication et de distribution en d'autres Groupes spécialisés qui pèseront de manière déterminante sur le choix des libraires, des diffuseurs, des grandes surfaces, de toute la presse, des Clubs, des lecteurs enfin.

Un petit éditeur récupère sur 10 euros que coûte le livre environ deux à trois euros (imprimeur, auteur, libraire, diffuseur pays). L'argent est souvent gelé par le libraire avant « retours », ... L'investissement est donc de plus en plus difficile vu le nombre d'auteurs, de livres sur le marché et la diminution objective du nombre de lecteurs de livres.

Le livre numérique n'a rien à voir avec cette situation (6% seulement du marché du livre en Europe est numérique). La question essentielle réside dans la diminution de la pratique de lecture de livres et de littérature en particulier.

Enfin un petit éditeur est souvent constitué sous la forme d'une asbl qui peut faire des bénéfices, évidemment mais qui doivent tous être réinvestis dans l'objet éditorial de l'association. La diffusion et la distribution restent des opérations délicates si ce n'est de plus en plus difficile : les distributeurs indépendants font faillite les uns après les autres. Ne restent que les Groupes. Dès lors des marchés entiers (mondialisation ???) sont fermés aux petits éditeurs et le nôtre est si petit.

Enfin, la durabilité d'un livre est de plus en plus courte et autorise peu de promotions à long terme. C'est le bouche à oreilles qui fonctionnera alors. Pourvu que le livre soit disponible quand le vent du succès se met à souffler... Mais comme le numérique permet de petits tirages de lancement (300 à 500), peu de stocks et une grande vitesse de retraitage... Le serpent se mord la queue... Bonnes lectures.

V. « La Liseuse » : un roman de Paul Fournel



Un auteur joueur

Quelle jolie bande de joueurs ! Depuis 1960, les écrivains membres de l'Oulipo (Ouvroir de littérature potentielle) affectionnent structures combinatoires, parodies et contraintes, et prônent le mariage de la littérature et des mathématiques. Deux d'entre eux publient aujourd'hui, l'un et l'autre chez P.O.L, des œuvres aussi brillantes que délicieuses, d'une gaieté inattendue, distillant chacune un plaisir subtil qui tient à l'amour des mots – à l'endroit comme à l'envers... *La Liseuse*, le roman de Paul Fournel, décrit la vie de Robert Dubois, éditeur depuis trente ans et des poussières. Il vit plongé dans un silence de vieux papiers, mais ses douces habitudes sont soudain bousculées par l'arrivée d'une stagiaire qui lui tend une liseuse. L'objet high-tech le plonge dans un monde sans papier. Il ne s'agit pas pourtant, pour Paul Fournel, d'orchestrer une nouvelle bataille entre Anciens et Modernes. L'écrivain a de l'humour, il évite les sanglots et la nostalgie pour parler plutôt du plaisir intense et charnel de la lecture - sous toutes ses formes et sur tous les supports. C'est en achevant *La Liseuse* qu'une postface révèle la contrainte oulipienne que s'est imposée l'auteur : son récit épouse la forme d'une sextine, forme poétique inventée au XII^e siècle par le troubadour Arnaut Daniel. [...]

Christine Ferniot, *Télérama*, 4 janvier

Entre progrès et technique, un éditeur blasé

Entre poésie et progrès technique, Paul Fournel s'interroge sur les exigences de la vie moderne.

Les menaces qui planent sur le monde des livres sont aussi anciennes que les livres eux-mêmes. Depuis l'époque du vieux Gutenberg, on nous annonce la fin de l'objet livre. Tour à tour, il sera détruit par ceci, par cela et par autre chose encore, prophétisent les grincheux. C'est dire si le livre est un objet dangereux ! Pour que tant de brillants esprits, sous tant d'horizons, en prédisent sans cesse la mort imminente, il doit être sacrément pernicieux, cet objet, non ?

Dernière alarme, tirée avec la plus grande vigueur par les partisans de l'imprimé : le livre électronique. La liseuse. Face à cette mode qui nous arrive d'Amérique, que faire ? Les plus intransigeants de nos intellectuels serrent les rangs pour dénoncer les méfaits du bidule

électronique. Avec leur mine sévère, ils ressemblent aux grognards du carré de la Garde au soir de Waterloo et ne se font guère prier pour hurler en cœur le mot de Cambronne. D'autres, plus malins, plus élégants, opposent à la nouveauté une arme redoutable, venue des temps anciens : la poésie. Paul Fournel appartient à cette dernière catégorie d'écrivains. Avec humour et légèreté, il montre que la peur n'est pas une vision du monde. Dans un court roman qui ravira les Anciens comme les Modernes, il met en scène un vieil éditeur dépassé (entendez par là : racheté par une boîte placée sous la direction d'un « fils de » ayant courageusement abandonné la carrière de banquier pour embrasser celle d'éditeur et trimballant ses chiffres et son costume cravate dans tous les couloirs).

Robert Dubois est le prototype du gentil blasé. Il représente une espèce en voie de disparition que l'on croise encore dans les rues de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, si l'on s'y promène juste avant 13 heures ou vers 15 h 30-16 heures. À ces heures, les derniers grands fauves marchent vers leurs abreuvoirs. Un beau jour, le progrès entre sans préavis dans l'existence de Robert Dubois. Sous la forme d'une liseuse. Pour faire bonne mesure, la tablette est accompagnée par le joli minois d'une stagiaire. Notre éditeur, de bonne composition, se pliera aux exigences de la vie moderne. Il imaginera même le moyen de porter l'imagination au pouvoir, avec la complicité de cette armée des ombres que contient toute entreprise : les stagiaires. Poétique, satirique, délicat, voici un roman à mettre d'urgence entre toutes les mains.

Francois Busnel, *L'Express*, 4 janvier 2012

Ecrivain numérique par anticipation

Que faire de cet objet high-tech qu'est " La Liseuse " ? S'en emparer avec humour et poésie, répond l'oulipien Paul Fournel.

La liseuse ? Une silhouette gracieuse, celle d'une femme absorbée dans la lecture - c'est ainsi que l'ont représentée Fragonard et Renoir, non sans une certaine sensualité. Celle qui donne son titre au roman de Paul Fournel évoque, sous la douceur du nom, un objet figé : la tablette électronique qu'une stagiaire, Valentine, apporte un jour au narrateur, Robert Dubois. Pour cet éditeur chevronné, qui a passé sa vie dans " *un silence de vieux papier* ", l'écran mangeur de pages modifie la physiologie de la lecture. " *Je me retrouve à câliner ma liseuse. Elle est noire, elle est froide, elle est hostile, elle ne m'aime pas... Si je me regarde dans le miroir, avec ma tablette sous le menton, j'ai l'air d'un spectre. Je suis le fantôme du lecteur que je fus.* "

Nouvelliste, explorateur de genres littéraires, Paul Fournel a été éditeur, avant de devenir attaché culturel au Caire puis à Londres. Face à la révolution technologique qui dissocie le texte et le livre, il a choisi d'évoquer, sous une forme romanesque délicieusement satirique, un milieu qu'il a observé de l'intérieur. Son personnage, Robert Dubois, dirige une maison d'édition qui, quoique rachetée par un groupe, porte encore son nom. Il continue à présider le comité de lecture, à déjeuner rue du Dragon, à Paris, avec ses auteurs - avant que la cuisine mitonnée de Mme Martin ne laisse place aux sushis. On trouvera ici une des plus belles pages jamais écrites sur l'artichaut, ce " *légume méditatif* " qui a ses règles d'élégance et se déguste mieux dans la solitude. Mais aussi de jolis portraits d'écrivains, avec leurs travers, leurs inquiétudes, leur talent. Regroupé lors d'un mariage et d'un enterrement, ce petit monde constitue une " *foule de Sempé* ". Des " *éditeurs électroniques de grand chemin* " Dubois, " *l'homme des marges et de la mine de plomb* " - du livre " *solide* " annoté au crayon " *gommable* " -, se demande ce que deviendront les textes quand chacun, sur sa liseuse, pourra les modifier à sa guise, " *changer la madeleine de Proust en petit-beurre Lu, (...)* *ajouter ici et là quelques gags désopilants dans Bernanos* ". Il devine pourtant que s'ouvrent des possibilités infinies pour les jeunes stagiaires, à qui il essaie de transmettre son enthousiasme. " *Lire, bien sûr. Tout, tout le temps. Et puis aimer très fort. Si tu aimes très fort le texte que tu publies, il a déjà fait un pas vers sa première éternité.* " Avec l'aide du narrateur, puisque " *la littérature ne cesse de modifier son champ et ses formes* ", les " *mômes* ", qui ont le goût du jeu, fomentent un projet secret, intitulé

" *Au coin du bois* ". Pour devenir des " *éditeurs électroniques de grand chemin* ", ils demandent aux auteurs de la maison de créer des feuillets quotidiens, des " *texticules* ", des poèmes.

Voilà qui ressemble fort aux pratiques de l'Oulipo, dont Paul Fournel est le président. N'a-t-il pas été lui-même un " *écrivain électronique par anticipation* ", en regroupant dans *Poils de Cairote* (2004) une mosaïque de 500 chroniques quotidiennes ? Ce fieffé joueur a écrit *L'Histoire véritable de Guignol* (1975), Guignol qu'il acclame au parc des Buttes-Chaumont dans un DVD collectif, *L'Oulipo court les rues de Paris* (POL, 25 €). Ici et là, on rend hommage à Queneau, on aimerait avoir l'appui de Perec, on ressuscite *La Cinquantaine à Saint-Quentin* (1989), de Jacques Bens, " *un petit opus si parfaitement dépressif qu'il en est drôle* ".

La Lisense, enfin, est un roman oulipien qui obéit à certaines contraintes : une sextine de 180 000 signes, variation géante sur une forme poétique du XII^e siècle et une " *boule de neige fondante* ", puisque le monde de Robert Dubois, progressivement, se réduit. Mais il n'est pas nécessaire de s'en aviser pour prendre plaisir à ce roman plein d'humour désabusé, à cette ultime célébration des livres de papier. La page n'est pas tournée, la vie vaut toujours " *la peine d'être lue* ". Sous une forme ou sous une autre. Qu'importe ?

Monique Petillon, *Le Monde*, jeudi 9 février